

## Goebbels : le cœur des ténèbres

Emmanuel LE ROY LADURIE  
FIGARO LITTÉRAIRE – ESSAIS  
02/09/1999

«*Le pouvoir corrompt, le pouvoir absolu corrompt absolument.* » Rien n'illustre mieux cet aphorisme de lord Acton que la carrière de Joseph Goebbels. Ce petit jeune homme à tendance nationaliste, excellent élève de l'enseignement secondaire, lecteur de Spengler, puis amant d'une sympathique enseignante à demi-juive, n'était pas prédestiné de toute éternité à devenir l'immonde salopard que l'on sait (le terme n'est pas trop fort quand on songe à la manière dont, dans ses journaux intimes, Tagebücher, il présente comme des manifestations spontanées du peuple allemand les pogroms qu'il a lui-même organisés avec ses camarades nazis entre 1933 et 1939, pour ne pas parler des années suivantes).

C'est son adhésion totale au nazisme, corps et âme, c'est l'énorme profit personnel qu'il en a tiré en termes de prestige et de puissance (lui, parti de si bas), c'est aussi la logique de l'idéologie, puis de la guerre, qui a anéanti en lui tout ou du moins presque tout de ce qui devrait constituer le système des valeurs, normales ou normatives, d'un Européen des XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles. Je dis presque tout, car la diabolisation totale d'un individu, même celui-là, confine comme toujours à une certaine absurdité. Pour reprendre le mot connu des Latins, Goebbels, tout Goebbels qu'il fut, « *reste un homme, et rien de ce qui est humain ne lui est complètement étranger* ».

En septembre 1999, nous « célébrerons » (?!) le soixantième anniversaire de la Seconde Guerre mondiale, en un mois où la France fut l'une des premières nations à s'opposer par une déclaration de guerre à l'hitlérisme, acte courageux qui n'est quand même pas rien, mais qui ne vaudra par la suite aux Français, en raison de leur défaite ultérieure, que des accusations insultantes, méprisantes quant à leur lâcheté, leur esprit capitulard, etc.

Cet anniversaire, après six décennies, incite néanmoins à se pencher sur la publication récente, tome après tome, du journal de Joseph Goebbels, en effet. Environ 12 000 pages ou davantage ont déjà été éditées, et les deux derniers tomes, parus cette année (dans le sens inverse de l'ordre chronologique), concernent justement la période 1938-39-40, encadrant les quatre saisons fatales de 1939. Les susdits volumes offrent évidemment, les uns et les autres, l'inconvénient d'être édités en allemand ; néanmoins, la langue de ces gros ouvrages, en l'occurrence, n'est pas trop difficile pour quiconque possède une certaine connaissance du langage de Goethe, et l'écriture en est moins malaisée à comprendre que celle, si riche et si difficile, d'un Thomas Mann par exemple. On notera que la publication de la douzaine de milliers de pages du journal de Goebbels constitue un document absolument essentiel pour la compréhension de la Seconde Guerre mondiale ; et cela en dépit des masques dont s'affuble souvent, mais pas toujours, l'auteur des Tagebücher, jusque dans cette production journalière, en principe confidentielle. On s'étonnera aussi du silence assourdissant qui accueille, en France pour le moins, la livraison au public de cette grosse vingtaine de volumes de plus de cinq cents pages chacun, édités, il faut le souligner, à des fins purement scientifiques...

Le « docteur » Goebbels, personnage relativement cultivé, bon latiniste à défaut d'être capable de parler les langues étrangères vivantes, était-il entièrement dupe de cet Adolf Hitler qui fut de 1926 à 1945 son maître à penser ? Deux ou trois mots qu'il laisse échapper dans ses écrits d'ordre intime, en effet, au cours des années pivotales 1938-1940, suggèrent

éventuellement que le redoutable ministre de la Propagande n'était pas entièrement dupé par son Führer. Essayons de regrouper en une formule unique les épithètes et les caractéristiques par lesquelles il veut définir le guide suprême dans ces feuillets écrits au jour le jour. Il en ressort que Hitler est avant tout, au gré de Goebbels, « un soldat de type napoléonien, un somnambule (sic) doué de capacités divinatoires et qui procède toujours en brûlant ses vaisseaux derrière lui ». C'est admettre en effet, implicitement, de la part de Goebbels, que Hitler est susceptible de prendre des risques de caractère insensé, dont les plus incroyables sont ou furent sa déclaration de guerre à la Russie (juin 1941) et sa déclaration de guerre aux USA (fin 1941). Dans les deux cas, le pari absolument risqué sur l'espoir d'un gain total à très court terme entraîne le Führer à des décisions qui, dans le moyen terme, s'avèreront pour lui catastrophiques.

Goebbels n'avouera jamais par écrit, de sa propre initiative, ce qui pour nous n'est plus qu'une constatation de faillite de sa part, a posteriori. Mais vers les années 1944-45, le ministre de la Propagande, qui est également Gauleiter de Berlin, met dans la bouche d'un de ses vieux collègues, Gauleiter lui aussi, et qu'il présente comme légèrement gâteux, les propos suivants que je résume grosso modo : « *Ce sont les folies d'Hitler (qui n'a pas su s'arrêter, qui a déclaré stupidement la guerre à la Russie) qui nous ont mis dans le pétrin où nous sommes...* » Normalement, de telles phrases dans l'Allemagne en voie d'être battue, à la fin de la Guerre, auraient dû valoir à leur auteur le poteau d'exécution ou, à tout le moins, le camp de concentration. Or Goebbels, pourtant si fertile d'ordinaire en condamnations sous forme d'exécutions sommaires, se borne à citer ces quelques mots d'un vieux confrère en les mettant sur le compte de la sénilité et sans prendre de sanctions à l'égard de leur auteur. On peut se demander si de telles phrases d'autrui, sacrilèges, ne reflétaient pas en réalité la pensée goebbelsienne profonde des dernières années de la guerre.

On ne peut oublier que dès 1938-39, Goebbels était fort inquiet à l'égard d'une entrée en guerre de l'Angleterre contre l'Allemagne. Il se répandait, parfois même à la table de Hitler, en propos semi-pacifistes, voire défaitistes, dont il ne se déprenait ensuite que pour faire confiance une fois de plus aux intuitions géniales de son Führer. Dès lors, il se bornait par la suite à garder pour lui ses objections, et il notait sur ses tablettes, ce qui terminait le débat : « *Der Führer ist ein Genie* » ; pour finir, il rentrait dans le rang. Comme quoi l'homme, on s'en serait douté, n'était pas absolument tout d'une pièce, si exécration qu'il pût être en effet la plupart du temps.

Ajoutons qu'en aucun cas on ne trouvera dans cet immense ouvrage trace quelconque d'un paragraphe qui pourrait alimenter le négationnisme ; c'est même le contraire qui est vrai, tant est forte chez Goebbels la passion (et l'action) antisémite(s), aux fins claires et nettes de l'anéantissement des juifs. Le personnage tragique de l'épouse du ministre, Magda Goebbels, suicidée en 1945 avec ses nombreux enfants, mériterait enfin, dans le cadre des Tagebücher ou hors de ceux-ci, une étude précise, approfondie, particulière...



Joseph Goebbels harangue la foule à Berlin.  
(Photo Rue des Archives.)

---